

Un mois...
Trois mois...
Six mois...
Un an...
N° du jour...
Les abonnements partent...
Les réductions pour semestres et années ne portent que sur souscriptions payées d'avance.

COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU SOIR

Rédacteur en chef: J. G. Beron Puhard - Rédaction et Administration: rue URUGUAY 26.

INSERTIONS
S'adresser de 10 heures du matin à 2 heures du soir: 46, rue Maciel.
De 3 à 5 heures du soir: rue Uruguay 26.
Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.
Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.
Téléphone «La Cooperativa» N° 339.
Imprimé en los talleres de la Imp. LATINA.

Le droit à l'Hôpital

Paris 16 octobre.

Ce droit là, par exemple, ne s'attendait guère à être contesté; mais il paraît que désormais il va soulever de graves problèmes. Un incident tout récent dont les gazettes jettent vient de nous apprendre, en effet, que pour dormir sur les matelas de l'Assistance publique ou être admis dans ses salles de consultation, il sera indispensable de réunir toutes sortes de conditions.

Une femme presque éligamment vêtue se présentait l'autre matin à la porte d'un de nos grands hôpitaux parisiens: elle tenait dans ses bras un enfant qui, lui aussi, semblait habillé de façon coquette. C'était une mère de famille; elle venait, tout inquiète, chercher au près d'un homme de science les paroles qui dissipent les soucis maternels. Après une longue attente parmi les clients misérables, elle était enfin reçue par le grand savant.

Alors, celui-ci l'examina des pieds à la tête, constata que sa robe n'était pas en guenilles, que les linges qui enveloppaient l'enfant sentaient bon: «Ce sera vingt francs», lui dit-il avant même de regarder l'affreuse et douloureuse que des bras suppliants lui tendaient.

Et l'on apprenait, le lendemain, que cet honorable médecin n'avait fait que se conformer à une règle établie par lui dans son service. Cet illustre praticien, n'entend soigner que les malades qui appartiennent manifestement à la classe populaire; quant aux autres il exige d'eux une petite somme qui sert à donner des frigidités aux convalescents de l'hôpital.

Ainsi donc, si ce principe était partout appliqué, le droit à l'Assistance publique finirait par devenir illusoire. La pensée à laquelle a obéi le médecin de l'hôpital Trousseau lui est venue évidemment d'une source vénérable: il ne veut pas que la charité publique soit exploitée et qu'il y ait des intrus à la place des vrais pauvres. Mais pourquoi ne s'est-il pas aperçu que, sans le vouloir, il mettait en interdit toutes sortes de gens dignes aussi d'intérêt et de secours?

M. le docteur Variot croit-il que la misère porte un uniforme et que les baillons seuls habillent la pauvreté? Il n'est pas nécessaire pourtant d'être un vieux Parisien pour savoir qu'il y a des détresses profondes cachées sous la redingote ou la jupe de soie. Elles pullulent dans les grandes villes où elles vaguent sous des allures distinguées. L'autre soir, aux abords de la Madeleine, un monsieur en chapeau haut de forme et les mains gantées, m'a chuchoté à l'oreille, comme un secret honteux, qu'il avait fait. Et j'ai eu peur de cet aveu brutal dans l'ombre, et, comme si c'était un malfaiteur qui m'aborderait, je me suis éloigné de lui.

La femme qui se présentait l'autre jour à l'hôpital avec son enfant dans les bras n'était peut-être pas une pauvre; mais pourquoi s'être fié aux apparences plus ou moins coquettes dont elle s'était parée? On peut ne pas porter des loges et n'avoir pas l'aisance qui permet d'appeler à domicile un médecin. C'était peut-être l'épouse de quelque petit employé dont le salaire quotidien est modeste et dont le ménage a le devoir de paraître coquet.

M. le docteur Variot possède sans doute un diagnostic admirable; mais il n'a pas deviné chez sa visiteuse la gêne qui calcine sous des dehors soignés.

Et puis, pourquoi ne pas comprendre qu'un médecin d'hôpital exerce sur l'opinion publique un prestige irrésistible? Certes, on a confiance dans le dévouement du médecin de quartier; ses consultations sont généralement d'un prix abordable; mais ce n'est pas l'homme de science dont l'expérience partout vantée fait des miracles.

C'est celui là qu'on veut voir pour l'enfant dont la santé chétive alarme, pour le malade dont le mal résiste aux soins de la médecine courante. C'est le dernier espoir d'une guérison vainement attendue. Le médecin de l'hôpital! Mais il ne faut pas songer à l'appeler chez soi quand on n'est pas millionnaire. Ses lumières n'éclairent pas les petits logements bourgeois. Pour y avoir recours, il lui faut être riche.

Voilà pourquoi les humbles mères de famille s'en vont le trouver là où sa science ne coûte rien, rassure et console, là où l'habileté professionnelle se dépense sans compter.

Il se peut que parmi les clients de l'Assistance publique il y ait des exploités. Ce n'est pas une raison pour repousser ceux qui, sans en avoir l'air, ont droit à son appui.
Comme le faisait observer quelque un, les enfants qui sont de famille indigente; il y en a qui pourraient acheter leurs livres et payer les leçons du professeur; mais la loi n'a pas voulu faire de différence et l'école est ouverte à tous. A plus forte raison, l'hôpital doit-il rester une maison toujours hospitalière, sans distinction de classe, sans examen de tenue. On ne va pas là pour son plaisir, comme au théâtre, et les billets de consultation

ne ressemblent pas aux places de faveur.

On ne se vante pas d'avoir attendu, parmi des milliers de misérables, la charité d'une ordonnance ou d'un pansement.

Loin de blâmer la malheureuse femme qui, l'autre jour, s'en allait en toilette consulter pour son enfant, je serais plutôt tenté de la plaindre et de l'admirer. L'amour maternel lui a, en effet, imposé un dur sacrifice; pour sauver la vie de l'être qui lui était cher elle a refoulé son orgueil et abdiqué sa vanité.

CH. FORMENTIN.

Bruits d'Armement

AU PORT DE TOULON. — LE RETOUR DE L'AMIRAL FOURNIER — MOUVEMENTS DES NAVIRES. — INSTRUCTIONS RELATIVES AUX ARMEMENTS. — A BASTIA. — DANS LES AUTRES PORTS.

Toulon, 17 octobre.

Je vous ai mandé, dès dimanche soir, la nouvelle qui circulait de la rentrée inopinée à Toulon du vice-amiral Ernest Fournier, qui était parti le 7 du courant pour accompagner le ministre de la marine en Corse et en Tunisie. Les commentaires les plus contradictoires avaient accompagné cette nouvelle. On l'avait rapprochée, notamment, de certaines instructions lancées par M. le vice-amiral Cavellier de Cuverville, chef d'état-major général, relativement à l'armement de plusieurs cuirassés.

D'après les renseignements qui nous sont communiqués officieusement, le retour de l'amiral commandant l'escadre n'a aucunement la portée qu'on veut lui donner. L'amiral Fournier aurait considéré qu'aucun intérêt impérieux ne lui commandait d'aller avec M. Lockroy jusqu'à Rachgoun et qu'il était plus profitable qu'il reprenne immédiatement le commandement de la force navale. En réalité, l'amiral n'a exercé jusqu'ici que pendant une semaine ce commandement, puisqu'il est absent depuis quinze jours et on comprend qu'il ait estimé sa présence nécessaire au moment où s'accomplissent les travaux de transformation des escadres de la Méditerranée et du Nord.

C'est à ces mouvements de transformation et de composition nouvelle, ordonnés il y a dix jours d'un mois par M. Lockroy, qu'il faudrait rapporter les bruits d'armement mis en circulation depuis vingt-quatre heures. A la préfecture maritime, où nous nous sommes rendus à plusieurs reprises, hier et aujourd'hui on dément que ces ordres d'approvisionnement aient une corrélation quelconque avec les conséquences du conflit de Fachoda. On assure qu'il s'agit d'instructions purement normales, telles qu'il en parvient aux ports tous les jours, relativement à l'exécution du projet Lockroy pour la réorganisation des forces navales.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les navires de réserve commencent à compléter leurs vivres, munitions de guerre et rechanges et que Toulon a été invité par le ministère à tenir prêts à appareiller dans les quarante huit heures deux de ses transports. En outre, le préfet maritime a été prié de faire connaître le plus tôt possible le nombre de chaloupes et canots à vapeur dont il dispose pour armer en cas de besoin, divers navires.

Ce ne sont peut-être pas les événements de Fachoda, seuls, qui motivent ces préparatifs préliminaires et on peut se demander si, dans les hautes sphères on n'aurait point l'intention d'en finir, d'une façon ou d'une autre, avec la question crétoise.

Remarquons, en terminant, que le retour du ministre à Toulon, qui avait été fixé au 21, doit être avancé de vingt-quatre heures. S'il est vrai que M. Lockroy rentre jeudi, l'amiral Fournier ne le devancera que de trois jours. Il y aurait quelque raison de croire que la situation politique extérieure est pour quelque effet, dans ces deux retours plutôt précipités.

D'après les dernières nouvelles, l'amiral Esnest Fournier, qui se serait séparé de M. Lockroy à Tunis, se trouve en relâche, par suite du mauvais temps, à Bastia. Avec l'avis de la «Pléche» il a demandé au port de Toulon un navire de l'escadre pour le ramener.

Le croiseur «Cassard», primitivement désigné, se trouve en démontage de machine et n'a pu être envoyé en Corse. Dans la soirée, il était question de faire appareiller le «Du Chayla» pour aller prendre l'amiral Fournier. Rapprochons de tous ces bruits la présence à Toulon du capitaine de vaisseau commandant la marine en Corse. — P.

Brest, 17 octobre.

Tous les officiers, sous-officiers militaires et marins des armées de terre et de mer en congé sont rappelés.

Aucune permission ne devra être accordée jusqu'à nouvel ordre.

Tous les bâtiments en catégorie de réserve armés de plus de six pièces vont compléter à effectifs de guerre.

Lorient, 17 octobre.

Aucune permission ne sera plus accordée.

Le port aura à expédier à Brest les artilleurs qui sont en excédent.

Cherbourg, 17 octobre.
Tous les bâtiments de l'escadre du Nord rallieront Brest immédiatement.

Aucune permission ne sera accordée aux troupes jusqu'à nouvel ordre.

L'Alexandre Noir

On a donné ce titre à Samory, mais ce barbare était encore moins conquérant que pillard, ne semant sur son passage que la dévastation et la mort. Ses actes de cruauté ne se comptent pas. Nous n'en citerons qu'un, un drame épouvantable dont il fut le triste héros:

Son fils Karamoko était venu à Paris et avait emporté de son séjour en France l'impression réelle de notre force et de notre supériorité. L'imprudent jeune homme engagé donc parfois le vieil almanach à profiter de nos désirs de paix pour obtenir un traité honorable avec nous.

— Je t'ai écrit une fois, lui dit un jour Samory, tu es mon fils bien-aimé. Eh bien! oublie ce que tu viens de dire, et que personne ne sache jamais ici que les Français sont les plus forts...

L'enfant se tut. Pourtant il n'oublia point et lorsque, quelque temps après, il s'enhardit de nouveau à parler de la France, Samory, pris de colère, le mena vivamment dans une case, avec une cruche d'eau pour prolonger son agonie... Cinq jours plus tard, il vint ouvrir le tombeau; il y trouva Karamoko respirant encore... et il l'étrangla de ses propres mains.

Et lorsqu'à la curiosité de ses sujets il livra le cadavre du fils qu'il avait aimé, le puissant almanach ajouta: — Qu'ainsi périssent tous ceux qui accepteront l'idée d'une paix avec l'envahisseur français!

Aujourd'hui, toute cette vantardise est tombée à plat. Notre irréconciliable ennemi est prisonnier de la France, grâce au lieutenant Jacquin qui, on s'en souvient, a pris Samory à la course, on donne le passage d'une lettre de lui écrite à sa famille et dans laquelle il disait:

Toi, mon cher Paul, tu as fait la campagne du Dahomey, mais tu n'as pas pris Béhazin. Eh bien moi, ton petit Gaston, je fais celle du Soudan et je prendrai et prendrai moi-même Samory. J'ai mon plan et, parole de Jacquin, c'est comme si c'était fait.

Nous ne savons pas si le lieutenant Jacquin a pu réaliser dans sa teneur le plan qu'il avait conçu; mais, en tout cas, il a bien pris lui-même Samory.

Le testament du Cabinet

Paris, 18 octobre.

On lit dans la «Liberté»: «Le cabinet vient de faire son testament». Tels sont les termes qu'a employés ce matin l'un des membres les plus jeunes du gouvernement en annonçant à une de nos confrères que M. Brisson avait fait signer au conseil des ministres le fameux mouvement préfectoral qui, annoncé depuis si longtemps par les journaux d'Extrême Gauche, avait été, par peur, ajourné sur l'ordre de M. Brisson.

Hier matin, M. Vallé, sous-secrétaire d'Etat à l'Intérieur — dont nous avons raconté la semaine dernière le conflit avec M. Brisson sur ce sujet même — croyait encore que son travail d'exécuteur des basses œuvres radicales ne pourrait être utilisé de beaucoup plus tard; dans des conversations avec d'anciens députés battus aux dernières élections et candidats à des postes administratifs, il avait affirmé de la meilleure foi du monde que le conseil des ministres d'aujourd'hui n'aurait à examiner qu'un mouvement administratif peu important, portant sur un très petit nombre de préfectures et sous-préfectures.

Mais, dans l'après-midi d'hier, M. Bourgeois, que certaines feuilles radicales de province représentent déjà comme devant prendre la succession de M. Brisson à la présidence du conseil, a, dans une longue conférence, démontré à M. Brisson qu'en présence des incidents de ces derniers jours le cabinet ne pouvait plus compter sur un ordre du jour de confiance de la Chambre et que par suite il était inutile que le gouvernement essayât de désarmer par l'ajournement du mouvement administratif, l'opposition des progressistes. M. Bourgeois, pour appuyer sa démonstration, a mis en avant les articles par lesquels M. Méline, dans la «République Française», manifeste une opposition irréductible à l'égard du cabinet radical.

M. Bourgeois, dont l'éloquence persuasive était soutenue par les instances de M. Vallé, toujours désireux de tenir le plus vite possible les promesses faites par lui aux collectivistes, finit par convaincre le président du conseil qui, dans cette conférence — et nous pouvons certifier l'exactitude de ce renseignement — a manifesté l'intention de quitter le pouvoir quelques jours après la rentrée des Chambres et quelle que soit l'issue des premiers débats; c'est dans ces conditions que M. Brisson a décidé, hier, de soumettre aujourd'hui à la signature du président de la République le mouvement administratif arrêté définitive-

ment depuis deux semaines par M. Vallé, le véritable maître place Beauvau.

A l'issue du conseil des ministres, M. Bourgeois disait ce matin, dans la cour du ministère de l'Intérieur, à un jeune député radical qui manifestait des craintes au point de vue parlementaire sur les résultats de la décision du gouvernement: «Que voulez-vous? Il n'y a plus à se faire d'illusions maintenant; notre chute est certaine, il était donc nécessaire que le gouvernement montrât que, pendant son passage au pouvoir, il avait fait quel chose pour la politique radicale.» Ajoutons que M. Vallé avait offert à M. Rivaud, préfet du Rhône, sa mise à la retraite, que ce dernier a refusé formellement d'accepter, ayant conscience d'avoir toujours rempli son devoir d'administrateur républicain.

A la lune!

Quand du ciel le velum d'azur, Après le crépuscule obscur, S'assombrit, encore à la brume, J'aime, sur le clocher jauni, Voir, atome dans l'infini Comme un simple point sur un i, La Lune.

J'aime, sur les flots aux tons verts, Sur les pâties, d'ajoncs couverts, Sur les noirs sapins de la dune, Voir se refléter, grandissant, Quand la nuit va s'épaississant, Joyau nimbé d'or, le croissant De la Lune!

M'apparaît-il découvrant, Me montrant, piteux, consterné, Ses cornes à mine importune, Je songe à vous tous, «Prétendants», A vous, «Poètes décadents», Sûrs d'attraper... avec les dents La Lune!

Lorsqu'immense, lourd, épaissi, Son disque ardent sent le roussi, Il me rappelle l'infortune Du baron Judas... «Saint-Pantim», Parti par l'Express, hier matin En faisant «un trou», trop certain! «Dans la Lune».

II

«Gâteux!» Sachez vous, que souvent (Autant en emporte le vent Et ne m'en gâche pas rancune) J'ai, sur vous, dû m'apitoyer, En vous voyant... vous ennuyer, Et ne savoir rien que bayer A la Lune!

III

Par contre, jeunes amoureux, Lorsque vous accourez heureux Près de la blonde ou de la brune, A voutez qu'on ne sent son cœur Jamais avoir autant d'ardeur, Qu'on n'éprouve autant de bonheur, Qu'au clair de la Lune!

Aussi, qu'elle soit... en son plein, Au premier quartier, au déclin, Se montre le soir, le matin, Je chante Phébé, plus qu'aucune Des blondes déités des bois; Tant que plus d'un me croit, parfois, Dans la Lune!

«Tel cyranol! Pour terminer Bien vite, de peur d'anoner, Et pour me faire pardonner, Cette boutade inopportune, Lecteur, avant de me coucher, Pour te l'offrir, je vais t'écarter, De décrocher La Lune!

Mais comme elle peut m'échapper, Se faire suivre, aller souper Et finalement... décamper! De peur d'une telle infortune, Je veux, (daigne l'en souvenir) T'apprendre un refrain pour finir: C'est le refrain de l'Avenir: «As-tu vu la Lune!» (bis)

Septembre 1898.

(QUIPROQUO.)

La vie Drôle

LA SÉCURITÉ DANS LE CHANTAGE

Je reçois d'un «fidèle lecteur» la lettre suivante à laquelle je ne veux pas changer le moindre iota, Cien que j'en reprouve hautement l'immoralité.

Le sujet de cette missive m'a semblé assez ingénieux pour amuser, quelques minutes, la masse croissante et si fine de nos lecteurs.

«Cher Monsieur»:

«Malgré tous ses louables efforts pour imprimer à l'industrie un mouvement ascensionnel, pour engrener la science sur des rails inédits, pour — en un mot — renouveler la face du monde actif, les affaires — (il est lamentable de le constater) — marchent de mal en pis, le commerce ne bat plus que d'une aile, le marché devient, de plus en plus lourd comme disent les agitateurs. — S'ils sont, probés les trafiquants sont voués à une ruine certaine doublée d'un déshonneur imminent.

C'est pénétré de ces tristes remarques que je me suis décidé, dans ma hâte de jour des bienfaits de la vie, à me mettre voleur.

Tout aussi propre à exercer que n'importe quel commerce, le vol possède l'avantage d'enrichir plus vite celui qui le pratique et d'apporter plus d'imprévu à l'existence que ne saurait le faire le métier le moins monotone.

Je me suis composé, monsieur, une moralité aussi haute que celle émanant du Code Napoléon.

(Napoléon! Ça lui allait bien, à celui-là, de codifier la protection de la vie humaine et de la propriété!)

«Je ne vole que les riches, et c'est du superflu de ces messieurs que je forge mon nécessaire.

«Jusqu'à présent, n'est-ce pas, mon cher Allais, rien d'extraordinaire; mais voici éclater mon originalité:

«Non seulement je me moque du Code, mais aussi je me ris de la marchandise.

«Je me suis rendu impenable, ou à peu près (car, en ce bas-monde, on ne peut répondre de rien).

«Aidé d'une femme remarquablement intelligente, ma maîtresse, je dérobe (et rien n'est plus facile) les enfants en bas âge appartenant à des familles riches.

«Le soir même de ce rapt, la famille riche du bébé-rçoit, par une voie mystérieuse, une lettre et un panier renfermant un pigeon voyageur.

«La lettre dit en substance: «Famille riche, si tu veux revoir ton pauvre enfant, insère dans la pochette attachée au cou du présent pigeon, dix jolis billets de mille francs, et demain matin, à la première heure, ton pauvre sale gosse te sera rendu.»

«Ce truc si simple ne saurait rater; allez donc suivre un pigeon-voyageur dans les hautains firmaments!

«Mon pigeonnier est établi dans une nation voisine de la France, en un petit endroit plutôt écarté. (Excusez-moi si je ne vous donne pas de plus précis détails sur l'emplacement de ma curieuse organisation).

«Et puis, tout cela, entre nous, n'est-ce pas, car ce genre d'industrie un peu spéciale ne gagne rien à une publicité, si intelligente soit-elle.

«Je sers, cher monsieur Allais, votre rude main calleuse de travailleur opiniâtre.

SIGNATURE ILLISIBLE,

Pas d'adresse.

Où s'arrêteraient l'audace et l'ingéniosité des malfaiteurs? C'est ce que se demandent les honnêtes gens, non sans une certaine appréhension.

ALPHONSE ALLAIS.

PETITES ACTUALITÉS

LE CENTENAIRE DU PARAPLUIE

La mode est aux cinquanteaires et aux centénaires. Il y a eu récemment, comme on le sait, le centenaire du chapeau haut de forme qui a été malheureusement célébré en plein été, au moment où tout le monde ou à peu près portait encore le chapeau de paille. A cette heure, il s'agit d'un centenaire autrement important. Nous voulons parler du centenaire du parapluie.

Pour être plus exact, on s'occupe de savoir l'âge de ce petit meuble portatif. Il y a tout lieu de croire qu'il remonte à plus de cent ans, puisqu'en 1673 il est déjà question dans un inventaire de la Couronne de trois parasols de toile cirée. Au dire de certains savants, le parapluie était même connu dans l'antiquité et, sans aller jusqu'à soutenir que beaucoup l'oubliaient déjà au calé, ils affirment, par exemple, que Platon avait toujours son pépin quand il allait faire son cours de philosophie dans les jardins d'Académus.

Mais, quel que soit le résultat des recherches auxquelles on est en train de se livrer, il n'y a aucun inconvénient à fêter le centenaire du riflard. Le fâcheux serait que ce jour-là, il fit un soleil stralbe. C'est bien le moins qu'une fête de cette nature soit «favorisée» par une bonne pite averse.

Tous les détails de cette fête doivent, du reste, incomber forcément aux marchands et aux fabricants de parapluies, qui, pour la circonstance, pourraient fort bien organiser un magnifique banquet et y inviter les membres du gouvernement. Nous ne voyons même pas pourquoi M. le président du conseil ne prononcerait pas, au dessert, un important discours, semé de fines et spirituelles allusions.

Il y a là, enfin tout un programme de réjouissances sur le quel il est inutile d'insister.

Et puisqu'on néglige de fêter le centenaire de certains génies, même de nos plus glorieuses illustrations, qu'il nous soit permis tout au moins de nous rattraper sur le centenaire du «pépin».

ARIEL.

L' Sirdar Kitchener

On sait que le sirdar Kitchener, qui vient de se rendre si célèbre par sa victorieuse campagne sur le Nil, à la tête de l'armée anglo-égyptienne, est d'origine irlandaise.

Mais ce qu'on ignore généralement, c'est qu'il s'en est fallu de fort peu que le vainqueur des derviches soudanais ne fût acquis au drapeau français.

Voici, à ce propos, la curieuse révélation qui nous vient d'une revue anglaise, le «Harper's Magazine»:

En 1870, un jeune Irlandais âgé d'une vingtaine d'années, qui venait de sortir de l'école de Woolwich, prit du service dans l'armée de la Loire. Attaché à l'état-major du XV corps en qualité de lieutenant, il se fit remarquer par son sang-froid et son intelligence et ne tarda pas à être nommé capitaine. A quoi tiennent les destinées!

Si la commission parlementaire chargée de réviser les grades conférés par le gouvernement de la Défense nationale n'avait pas eu la malencontreuse idée d'arracher un galon au képi du jeune officier irlandais, qui ne demandait qu'à rester sous les drapeaux de sa nouvelle patrie d'adoption, ce serait peut-être aujourd'hui le commandant ou le lieutenant-colonel Kitchener qui défendrait pour le compte de la France le poste de Fachoda contre les attaques de l'armée anglo-égyptienne.

Le futur sirdar ne se résigna pas à redevenir un simple lieutenant dans l'armée française et préféra reprendre le grade qu'il occupait dans le corps des «Royal Engineers» avant de faire la campagne de la Loire.

Ajoutons un autre détail curieux que nous fournit le «Harper's Magazine»: Le sirdar n'a passé que trois ans sous les drapeaux; il a fait presque toute sa carrière dans les emplois civils et a très longtemps dirigé les travaux d'une société anglaise, menant de front les recherches archéologiques et la propagande au profit des intérêts commerciaux, politiques et religieux de la Grande-Bretagne en Palestine.

NOS ECHOS

Teatro Solla

Empresa: A. Cordero — Grandioso espectáculo de notable atracción — La última novedad europea — Primera gira a la América de la gran compañía de bailes de espectáculo — 8 únicas y notabilísimas funciones.

MARTES 15

1.º Sinfonía por la orquesta.
2.º Se pondrá en escena, la preciosa zarzuela en un acto, titulada: «Dos canarios de café».
3.º La interesante comedia en un acto: «Los demonios en el cuerpo».
Finalizará el espectáculo con el baile «Die Puppenfee».

Nota.—El baile empezará a las 10 de la noche, después de los 2 actos de la compañía Cordero.

A las 8 1/2 en punto.

Concours International de gymnastique à Buenos Aires

Le résultat du concours a été brillant pour les élèves de la Société l'Avenir de Montevideo.

INSCRIPTIONS

Etaient inscrits à la première division Neuf champions: 2, de la Société l'Avenir; 3, de la Société suisse de Buenos Aires; et 4 du Club de Gymnastique et d'Escrime de Buenos Aires, aussi 4 prix ont été décernés à cette division; 2 ont été obtenus par les champions de l'Avenir.

Seconde division

4, champions de la Société l'Avenir; 3, de la Société suisse de Buenos Aires et 7 du Club de Gymnastique et d'Escrime. 4 prix ont été décernés aussi à cette division; deux ont été obtenus par les champions de l'Avenir.

D'après les informations que nous avons reçues, nous ferons remarquer que parmi les champions des autres sociétés, quelques-uns ont été professeurs en Europe, et qu'avec de tels adversaires la lutte a été rude pour ceux de l'Avenir. Raison de plus pour les classer parmi les plus forts gymnastes. Avec un tel professeur, comme M. Paul Lebel, nous ne nous étonnons pas du brillant résultat obtenu par les champions de l'Avenir.

La Commission des Dames vient d'être autorisée à louer la quinta de Molinari, rue Cuñapiru, pour y installer, provisoirement la prison des femmes et mineures. Les dépenses mensuelles sont calculées à 400 piastres. — La production ariétaire de la République pour 1897 s'est élevée à la somme de piastres 38,505,71 suivant l'information remise sur sa demande à la Légation française, pour la statistique du Ministère des Travaux publics en France, par la section des Mines du Bureau des Ingénieurs.

Suivant avis de la Commission des classifications de crédits pour l'outillage d'animaux dans la dernière révolution, cette classification se termine fin novembre. Les intéressés et les chefs de corps sont prévenus de faire toute diligence. Passé ce délai la Commission établira les comptes avec les documents en son pouvoir.

La sauterelle continue ses ravages dans le nord de la république. Aux environs de Paysandu les champs en sont littéralement couverts. On signale sa présence dans le département de San José aussi. Comme secours, envoi de 100 exemplaires intitulés: «La lagosta peregrina».

Alors qu'il nous faudrait procéder à une destruction rapide du terrible acri-

Fabricante: E. VILLEMUS, Montevideo

la nature. Et cette science technique que la poésie et l'imagination transformaient point, avait engendré en elle le dégoût, l'antipathie, pour qu'elle le froie.

Une fois, s'étant trouvée enfermée dans la cour d'une ferme au moment de la saillie d'un étalon, elle en avait éprouvé une honte si grande qu'elle lui avait fait monter le rouge aux joues et des larmes aux yeux. Tant que les enfants du pays, filles et garçons, regardaient cela l'œil sourcilé et déjà allumés, y prenant du plaisir elle s'éloignait, cachant sa tête dans ses mains, avec un malaise qui ressemblait à une souffrance.

Maintenant, elle pensait :

— Est-ce bien pour cela, pour une chose malpropre que des hommes sont entre-tués ? Est-ce pour et elle qui évolue le monde ? Elle se rappela Daphnis et Chloé apprenant à aimer de leurs moutons et sa mère rire. Cet acte qui réjouissait égale-

(à suivre).